

Le malheur des autres

Andrée Dahan, *La jeune fille au luth*, Laval, Trois, 2003, 262 p., 23 \$.

Aki Shimazaki, *Wasurenagusa*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 2003, 124 p., 17,95 \$.

David Homel, *L'analyste*, traduit par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 2003, 390 p., 29,95 \$.

Jean-François Crépeau

Numéro 111, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37786ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2003). Compte rendu de [Le malheur des autres / Andrée Dahan, *La jeune fille au luth*, Laval, Trois, 2003, 262 p., 23 \$. / Aki Shimazaki, *Wasurenagusa*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 2003, 124 p., 17,95 \$. / David Homel, *L'analyste*, traduit par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 2003, 390 p., 29,95 \$.] *Lettres québécoises*, (111), 20–21.

Le malheur des autres

Toute guerre peut-elle être autrement qu'universelle ?

R O M A N | JEAN-FRANÇOIS CRÉPEAU

JE SUIS TOUJOURS HEUREUX, COMME ULYSSE, de faire de beaux voyages, même lorsqu'ils m'amènent au cœur de drames humains pires que ceux présentés au journal télévisé. Voyageons donc ensemble dans la tourmente individuelle, familiale ou celle de tout un peuple telle qu'elle est évoquée par trois récits, manifestement résultats de métissages culturels : il en restera toujours une leçon qui, rentrés dans nos terres, banalisera notre misère.

ÉLISE SAINT-MARTIN

Dans *La jeune fille au luth* d'Andrée Dahan, Anna veut raviver la mémoire d'Élise Saint-Martin, une jeune luthiste assassinée sans raison apparente. Cette mort affreuse la bouleverse au point qu'elle veut l'immortaliser dans une sculpture, et son investigation lui permet d'en apprendre autant sur elle-même que sur la jeune femme.

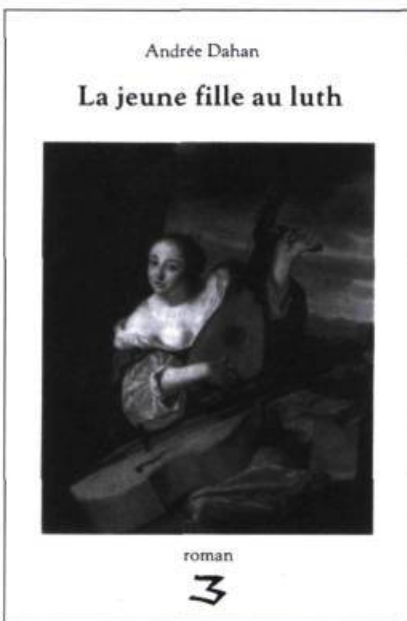
Anna s'approprie petit à petit ce qui n'était d'abord qu'un fait divers : qui était Élise, ce que furent les dernières heures de sa vie et comment elle est devenue une victime. Rien n'est laissé au hasard et la collaboration des gens contactés est acquise par la sympathie pour Élise qu'Anna leur communique.

Il y a aussi dans ce récit l'existence mouvementée d'Anna. Elle vit à Montréal, et Maxime, son compagnon, à Baie-Saint-Paul : la distance, c'est ce qu'ils ont trouvé de mieux pour régénérer leur vie de couple. Mais Anna a d'autres préoccupations parmi lesquelles Simon Vigeant, un cinéaste dont elle sait peu de chose et qui scénarise très librement l'histoire d'Élise.

Le récit, on l'aura compris, comporte divers niveaux. Ce qui embrouille notre lecture, ce sont les croisements d'un plan à l'autre dont les transitions sont parfois brouillonnes. À moins que ce ne soit le (trop) grand nombre de personnages intervenant dans la reconstitution du drame de *La jeune fille au luth*. Autrement, Andrée Dahan convainc du rapport qu'une artiste peut entretenir avec la réalité pour y puiser son inspiration.

NE M'OUBLIEZ PAS

La confusion ne fait pas partie du paysage de *Wasurenagusa*, quatrième volet d'une suite de cinq courts récits portant sur les familles Horibe et Takahashi, écrits par Aki Shimazaki.



Quelques détails à connaître avant de découvrir Kenji Takahashi et les siens. D'abord, il peut vous intéresser de savoir que M^{me} Aki Shimazaki est née au Japon, qu'elle vit à Montréal depuis plus de dix ans, qu'elle a publié son premier roman, *Tsubaki*, en 1999 et que son deuxième livre, *Hamaguri*, lui a valu le prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec. Puis, qu'on peut lire *Wasurenagusa* sans connaître les histoires précédentes.

Venons-en à l'histoire tout en nuances de *Wasurenagusa*. Le narrateur est Kenji, le héros lui-même ; il n'aurait pu en être autrement tellement ce qu'il raconte est intime. Il s'agit en fait de deux moments de sa vie de famille, celle de son enfance et celle qu'adulte il s'est donnée. Cette famille japonaise, il va sans dire, est au cœur même du récit ; on apprend entre autres son pouvoir quasi absolu sur le mariage des enfants. Or, Kenji s'est marié mais a dû divorcer parce que sa jeune épouse ne devenait pas enceinte et qu'il avait l'obligation de continuer la lignée. Kenji vit donc seul, travaille de longues heures dans une industrie pharmaceutique et fait du bénévolat à

l'orphelinat du père S.

Les parents Takahashi souhaitent que leur fils se marie de nouveau et ils lui cherchent une compagne. Ce qu'ils ignorent cependant, c'est que Satoko, la première épouse de leur fils, a eu un enfant et qu'elle n'est pas stérile comme ils l'avaient cru.

Entre-temps, Kenji devient amoureux de Mariko, l'une des protégées du père S. La jeune femme, une mère célibataire, a un passé obscur. Lorsque les parents de Kenji lui annoncent qu'ils lui ont trouvé une compagne, il s'empresse, les informe de son infertilité et de son intention d'épouser Mariko.

Un tel affront n'est pas permis chez les Takahashi et l'union de Kenji et Mariko ne recevra jamais l'assentiment des parents. Dans la deuxième partie de *Wasurenagusa*, Mariko, son fils Yukio que Kenji a adopté, et Kenji sont âgés. Kenji, longtemps prisonnier de guerre, est en mauvaise santé. Il a compris depuis longtemps que Sono, la nurse qu'il a tant aimée, était celle qui le respectait le plus ; hélas, tout l'a empêché de la revoir avant qu'elle ne décède. Or, un jour qu'il visite un cimetière non loin de chez lui, il rencontre Kensaku, un ami d'enfance devenu moine. Ce dernier, semblant tout connaître de l'existence de Kenji, lui apprend des détails bouleversants sur sa famille, sur son



père et sur Sono. Kenji, profondément troublé par les confidences de Kensaku, retrouve une sérénité qu'il croyait impossible.

J'ignore tout de la civilisation et de la culture japonaises, j'éviterai donc les clichés et les comparaisons oiseuses. *Wasurenagusa* est un immense récit par la trame que l'auteure y tisse, mais aussi par le style qu'elle y pratique. Rien n'y est inutile, ni personnages, ni détails. Tout fait respirer cette histoire à laquelle j'ai voulu croire du début à la fin. Et encore aujourd'hui.

L'ANALYSTE SANS DIVAN

Si la lecture du roman d'Aki Shimazaki m'a dépaycé, celle de *L'analyste* de David Homel m'a dérouté. Totalement!

Avec pour toile de fond le conflit serbo-croate et pour décor Belgrade et quelques autres régions de la Yougoslavie dans tous les états provoqués par la guerre civile, le romancier américano-québécois lance un défi de taille au lecteur ordinaire : croire en une histoire inventée se déroulant dans un contexte sociopolitique réel. Je vous raconte.

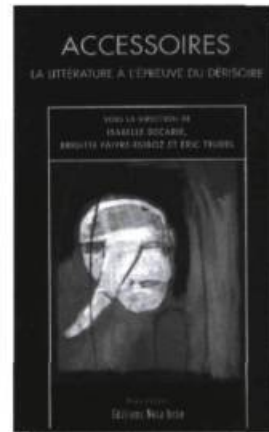
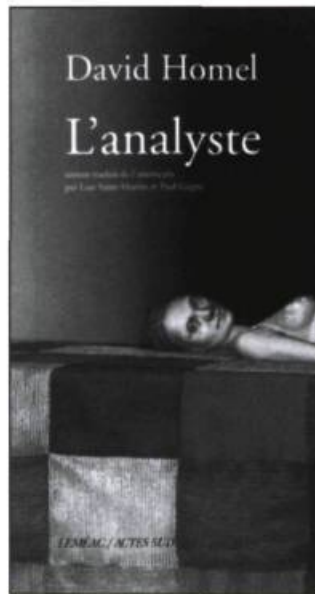
Aleksander Jovic est un psychologue analyste sans panache que la guerre épuise. À la maison, le soir, sa femme et lui boivent pour oublier qu'ils tournent en rond et qu'ils sont impuissants devant la détérioration de la santé de leur fils. Un ancien camarade qui a mieux réussi, c'est-à-dire qui est plus près du pouvoir, engage Aleksander dans une clinique d'État où il recevra les confidences téléphoniques de soldats victimes de traumatismes d'après-guerre. Un jour, le soldat numéro 13 apprend à Aleksander que les communications sont sous écoute.

À partir de ce moment-là, ce sera l'apparente descente aux enfers de l'analyste. Cependant, il en viendra à recevoir des patients directement à son bureau et, parmi eux, Tania, une médecin légiste dont le souvenir des champs de bataille et du travail qu'on exigeait d'elle hante l'existence. Telles deux épaves, Aleksander et Tania manqueront à tous leurs devoirs et feront de la passion qu'ils éprouvent l'un pour l'autre une île sur laquelle échouer.

Aleksander poussera même sa soudaine effervescence au delà de ce que le régime lui permet : il écrira les confidences thérapeutiques de Tania, les maquillant à peine sous les apparences d'une œuvre de fiction.

Dès la publication de son récit, les choses se précipiteront. Tous ceux qui croyaient en lui ou lui faisaient confiance l'abandonnent. Aleksander erre jusqu'à être totalement perdu. Si bien qu'il n'a pas le choix de prendre le vol vers Toronto où on l'exile. Là au moins Goran, son fils, sera soigné. Là aussi, il reverra Tania et comprendra mieux sa vérité dont il avait fini par douter.

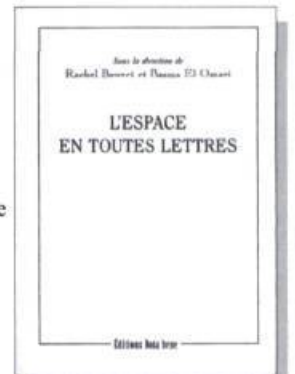
Voilà trop brièvement l'essentiel d'un roman complexe, mais orchestré avec brio par David Homel. Aucun chapitre ne le divise, que des plans-séquences. Il y a aussi les nombreux personnages dont la musique des noms se loge aisément sur la portée de notre mémoire et joue des airs mélancoliques. Puis, cette bulle d'air, parfois lourd à respirer, que le climat de guerre fratricide laisse flotter au-dessus de *L'analyste* et qui lui confère toute sa gravité ; jamais pourtant le lecteur n'étouffe. Il y a enfin la traduction de Lori Saint-Martin et de Paul Gagné qui, j'insiste, communique la nuance des émotions du livre.



20,95 \$ 176 p.

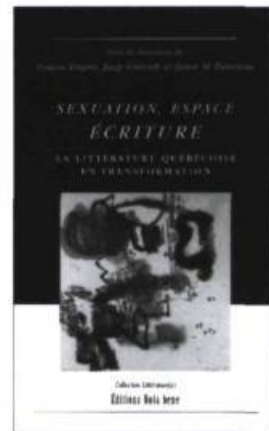
Un livre qui propose au lecteur une dérive à travers les cinq continents.

Une approche inventive du texte littéraire, sous la direction de Isabelle Décarie, Brigitte Faivre-Duboz et Éric Trudel



24,95 \$ 307 p.

Pour mieux aborder les nouveaux espaces réels et symboliques marqués par la situation dans les textes littéraires.



29,95 \$ 487 p.

Un livre qui dévoile les pratiques plagiaires représentatives de certains mouvements esthétiques au cours des siècles.



11,95 \$ 361 p.



24,95 \$ 284 p.

Une lecture approfondie de l'œuvre de trois poètes de la « Révolution tranquille » : Gaston Miron, Fernand Ouellette, Paul-Marie Lapointe.